

## NÉE OU FAITE ?

Patrick Avrane

« Une femme est-elle née ou faite? » (1), Lacan formule ainsi l'interrogation de Jones quant à la féminité. En effet, Jones concluait sa conférence de 1935 à Vienne, *Sexualité féminine primitive*, ainsi : « En fin de compte, il s'agit de savoir si une femme naît femme, ou si elle le devient » (2), » avant de pointer un reproche qui pourrait être fait par les Viennois aux Londoniens d'une surévaluation de la vie fantasmatique aux dépens de la réalité extérieure, ce que Jones réfute: « Il n'existe pas un danger sérieux que les analystes négligent la réalité extérieure alors qu'il est toujours possible pour eux de sous-estimer la doctrine freudienne de l'importance de la réalité psychique. » (2) Les désaccords au sujet de la féminité ouvrent immédiatement à des divergences de point de vue sur la psychanalyse.

Jones, dans son exposé précédent, en 1932, *Le stade phallique*, avait donné une réponse en terminant avec cette assertion : « Enfin, je pense qu'il ne serait pas inutile de nous souvenir d'une sagesse dont la source est encore plus ancienne que Platon : "Au commencement ... Il les créa mâle et femelle". » (3)

Mais, citer la GENÈSE ainsi, c'est oublier le deuxième récit de la création.

Il est possible d'aborder la question d'une femme qui n'est pas hystérique par l'intermédiaire de cet écart entre Jones et Freud, entre les deux textes de la GENÈSE, et peut-être entre la psychanalyse et la féminité. Je ne vais donc pas proposer de texte fini, mais quelques jalons pour introduire au débat aujourd'hui.

### I - Préjugés

Les positions de Jones sont exposées principalement dans trois conférences. Celles de 1932 et 1935 que nous avons citées sont précédées par un exposé de 1927, *Le développement précoce de la sexualité féminine* (4). Pendant cette dizaine d'années, sans être en accord avec l'ensemble de ce qu'elles avancent, Ernest Jones est aussi porte-parole d'un certain nombre de femmes analystes, Mélanie Klein, Hélène Deutsch, Joan Rivière, Karen Homey, pour citer les plus connues. Car, si elles étaient tout à fait capables de développer elles-mêmes leurs thèses, on sait combien l'appui de Jones leur fut utile pour être entendues.

Nous sommes donc d'emblée dans le préjugé dénoncé par Jones: ce sont des hommes qui ont inventé la psychanalyse et ils ont été conduits à adopter des vues exagérément centrées sur le phallus, les femmes contribuant à cette mystification en adoptant une attitude réservée vis-à-vis de leurs propres organes.

S'il nous est facile de repérer ce qui dans la formulation de Jones relève d'une confusion des registres, phallus, organes féminins, pénis sont mêlés sans distinction, cela ne règle pas pour autant la question de la fonction de ce préjugé. Il ne suffit pas de l'expulser en posant le primat du phallus. Si Freud ne transigea pas plus sur l'existence du stade phallique que sur celle du complexe de castration chez la fille, ses articles de 1925 et 1931, *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes*, et *Sur la sexualité féminine*, ne sont pas exempts de cette intrication des registres.

Un des points à interroger serait ce qui dans l'histoire du mouvement psychanalytique et de la transmission de la psychanalyse ressort du *dark continent* freudien. Voici, issue de *La question de l'analyse profane* (1926), une étonnante constatation « Aussi bien, les analystes profanes qui pratiquent aujourd'hui l'analyse ne sont-ils pas les premiers venus, arrivés de n'importe où, mais des personnes de formation universitaire, des docteurs en philosophie, des pédagogues et quelques femmes ayant une grande expérience de la vie et une personnalité éminente. » (5). On ne peut réduire ce constat au seul événement sociologique de la moindre scolarité féminine à cette époque. Il y aurait un en-soi de la position féminine qui apparaît en miroir à l'histoire rapportée par Freud dans ce même texte de la bonne d'enfants non-qualifiée du fait d'avoir été elle-même enfant : « Chacun a sa vie psychique, c'est pourquoi chacun se tient pour un psychologue. Cela ne me semble pourtant pas être un titre suffisant. On raconte qu'à une personne qui se présentait comme *bonne d'enfants* on demandait si elle avait aussi l'habitude des petits enfants. "Bien sûr, répondit-elle, n'ai-je pas moi-même été en mon temps un petit enfant ?". » (6)

Jones en 1927 propose une solution au problème de la féminité avec l'*aphanisis* (en grec disparition). Le complexe de castration est partiel et partial. D'une part, il s'agit d'une menace contre la capacité et le plaisir sexuel, et non une menace d'abolition totale. D'autre part, si la peur d'être châtré correspond bien à la forme active de la castration chez l'homme; chez la femme, la peur primitive est celle de la séparation. Les pulsions orales de la petite fille conduisent à un stade bouche-anus-vagin passif, récepteur pourrait-on dire. L'*aphanisis* va venir unifier tout cela : les deux sexes ont peur de la même chose, celle de l'abolition totale et permanente de la capacité et de l'occasion de jouir. Chacun, suivant son destin et son anatomie, inscrira concrètement - l'inconscient est concret par nature - sous forme de crainte de castration, de pensées de mort, de peur de la séparation, cette *aphanisis*.

Il faut bien comprendre que la question de l'*aphanisis* part du problème de la sexualité féminine comme essence de la féminité. Il s'agit d'établir une généralité qui permette de dépasser le concept de castration. « Lorsque la fille éprouve le sentiment qu'elle a déjà été châtrée, quel est l'événement futur imaginaire qui peut faire naître une peur proportionnée à celle de la *castration* ? En essayant de répondre à cette question (c'est-à-dire en considérant que les femmes souffraient de peur au moins autant que les hommes), j'en suis arrivé à la conclusion que ce concept de castration a dans une certaine mesure mis un obstacle à notre compréhension des conflits fondamentaux. » (7)

Or le destin du concept d'*aphanisis* a été tout à fait remarquable. Il n'eut aucune suite opératoire dans le champ propre de la théorie psychanalytique. Pas plus Jones, qui ne l'utilisera pas après ce premier exposé, que d'autres analystes ne le reprendront pour tenter de

l'intégrer à leurs formulations théoriques. L'*aphanisis* aurait donc pu se perdre dans la fosse commune des concepts oubliés - pour rester dans l'oeuvre de Jones, qui se souvient du principe homéopathique (8) ou du mammalingue (9) ? - s'il n'y avait une permanence de ce concept dans une autre dimension, épistémologique pourrait-on dire. C'est-à-dire que non seulement l'*aphanisis* est mentionné comme ayant opéré dans toute approche historique de la question de la sexualité féminine, mais encore, il est présent dans la plupart des ouvrages généraux sur la psychanalyse. La place occupée par ce concept est sans commune mesure avec son efficacité. Par contre, que Freud ne l'ai jamais cité explicitement dans un texte destiné à la publication indique une méfiance certaine de sa part ; il n'eut pas la même attitude vis-à-vis d'autres créations, le traumatisme de la naissance inventé par Otto Rank, par exemple.

## II - Au commencement... Il les créa mâle et femelle

Freud ne transigeant pas sur la question du stade phallique et de la castration chez la femme - tel est le sens de son article de 1931 *Sur la sexualité féminine* - Jones abandonne le terme d'*aphanisis* dès sa conférence de 1932 *Le stade phallique*, mais termine celle-ci par une citation de la GENÈSE. L'*aphanisis* est remplacé par un verset biblique, c'est-à-dire que Jones renvoie à un texte mis en place d'être fondateur. Dans l'article en question, le texte fondateur apparaît tout autant être celui de l'anatomie et de la physiologie. Pour Jones, il n'est pas concevable qu'une petite fille ignore le vagin, pas plus que les primitifs ne peuvent ignorer le rapport entre le coït et la fécondation, tout au plus s'agit-il d'un déni, ils ne savent pas qu'ils savent. L'anatomie prime sur le langage et la mythologie.

Ne serait-ce pas ici que nous pourrions faire le lien avec la question de la *Laienanalyse*, présente à cette date sous la forme du rapport contesté entre psychanalyse et médecine?

Freud appuyait son souhait de non-médicalisation d'une ouverture de la psychanalyse aux champs de tous les savoirs - l'enseignement idéal qu'il propose est encyclopédique -, mais il n'en distinguait pas moins ce qui importe à l'analyse comme étant spécifique de cette praxis. « Ce qu'est l'appareil psychique, on le verra bientôt clairement. Avec quel matériau il est construit, je vous prie de ne pas me le demander. Cela n'est d'aucun intérêt psychologique, cela peut être aussi indifférent à la psychologie qu'à l'optique de savoir si les parois du télescope sont en métal ou en carton. Nous laisserons complètement de côté le point de vue du *matériau* mais non celui de l'espace. » (10)

La position de Jones, moins tranchée que celle des Américains en constante lutte contre le charlatanisme, conduira la société britannique à un *gentlemen's agreement* : une proportion d'analystes non-médecins à ne pas dépasser, ce qui indique, au moins, que c'est le médical qui fait nombre.

Au-delà des circonstances temporelles, il apparaît que la formulation par Jones d'une *aphanisis* doublée d'une parole divine fondatrice est symptomatique de cette divergence quant à la conception de la psychanalyse. Là où il y avait du symbolique, la castration, l'*aphanisis* répond en terme de totalité : « Pour l'atteinte principale que représenterait une abolition totale, nous ferions mieux d'utiliser un autre terme comme le mot grec *aphanisis*. » (11) Cette totalité doit s'appuyer sur une certitude, c'est dans cette mesure que l'*aphanisis* est une réponse. La certitude prônée par Jones est une rencontre entre corps médical et injonction divine ; « Il les créa mâle et femelle » est en effet bien plutôt le constat que l'anatomie est indépassable, ce que Dieu y ajoute, c'est qu'elle est complémentaire. Ainsi l'ombre est

supprimée, le sombre continent freudien colonisé, illuminé. Nous aurions sans doute ici un autre avatar de ces idéaux hystériques de l'analyse dont parlait N. Kress-Rosen, moins du côté de la mystique que de l'illumination (12).

### III - Genèses

Pour ce qui va suivre, je dois vous demander de considérer cela comme un chantier. « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa; mâle et femelle il les créa » Gen. I, 27 (13).

Tel est formulé le premier récit de la création. Remarquons d'abord, cela n'est pas indifférent à notre propos, que cette écriture, loin d'être originelle, correspond à une tradition plus tardive que le second récit de la création. Nous avons à faire ici au document sacerdotal, le deuxième récit étant un document yahviste. Le texte sacerdotal appartient à la moins laïque des traditions, pourrait-on dire en opposant laïque à clérical. C'est un texte issu des compilations des autres textes faites par les scribes sacerdotaux du Temple de Jérusalem, vers 600 av. J.-C., c'est pour l'essentiel un travail de prêtres. Au document sacerdotal, nous devons par exemple les listes généalogiques, comme les dates ; le récit s'efface derrière les formules sentencieuses. La présence de Dieu y est affirmée d'abord dans sa présence, invisible, mais là, dans le Temple.

La présence divine en la différence des sexes est immédiatement soulignée d'un rapport à la procréation. La nourriture attribuée à l'homme par Dieu est celle qui porte graines et fruits.

« Voici que je vous donne toute herbe portant semence à la surface de toute la terre, et tout arbre qui a en lui fruit d'arbre portant semence; cela vous servira de nourriture. Et à toute bête sauvage, à tout oiseau du ciel et à tout ce qui rampe sur la terre et qui a en lui âme vivante, [je donne] toute herbe verte en nourriture. » Gen. I, 29-30.

Comment ne pas retrouver dans cette première partie de la GENÈSE les deux évidences de Jones, celle de la petite fille et de la féminité de ses organes sexuels, comme celle du lien que le primitif ne peut ignorer entre coït et procréation.

Pour Jones, une femme est née femme, tout au moins partie féminine de cette bisexualité innée dont l'hypothèse peut être confirmée par de nombreux faits biologiques, mais qui n'est encore que probable; ce premier texte biblique peut donc l'assurer. C'est-à-dire que la phase phallique de la petite fille est un accident dû à la déception orale infligée par la mère. « Elle ne considère pas sa mère de la même façon qu'un homme considère une femme, c'est-à-dire comme un être dont on a plaisir à satisfaire les désirs de recevoir; elle la considère plutôt comme la personne qui a réussi à la remplir avec justement les choses qu'elle désire tant une nourriture a la fois solide et liquide. Ces choses désirées, elle essaie de les sortir de la mère et les nombreux obstacles qu'elle rencontre, retards et autres imperfections de l'allaitement, stimulent les éléments agressifs de ses désirs. Le mécontentement à l'égard du sein, le désir d'un objet à sucer plus adéquat et qui ressemblerait à un pénis, se forment tôt et se retrouvent plus tard dans le mécontentement connu à l'égard du clitoris et de l'envie du pénis. » (14)

La phase phallique est cet accident qui ne peut se soutenir de la féminité. « La petite fille prend plus ou moins la fuite dans la phase phallique et revient plus tard à son développement normal. (...) Sa féminité évolue progressivement à partir des incitations d'une constitution instinctuelle. En résumé, je ne vois pas la femme de la même façon que les

féministes la voient, c'est-à-dire comme un *homme manqué* (en français dans le texte), (...). En fin de compte, il s'agit de savoir si une femme naît femme ou si elle le devient. (15) »

Ne peut-elle que naître femme ou être faite homme manqué ? Le second récit de la GENÈSE peut nous indiquer une autre possibilité.

« Yahvé Dieu façonna l'homme, poussière tirée du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. » Gen. 2,7.

Vous savez qu'ensuite Il crée l'Éden avec l'arbre de la connaissance du bien et du mal, puis convoque l'homme pour lui faire une aide car il n'est pas bon qu'il soit seul.

« Le nom que l'homme donnerait à tout être vivant serait son nom. L'homme appela de leurs noms tous les bestiaux, les oiseaux du ciel et toutes les bêtes des champs, mais pour l'homme il ne trouva pas d'aide qui lui fut assortie. Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme qui s'endormit. Il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. Yahvé Dieu bâtit en femme la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena à l'homme. » Gen. 2, 19-22.

Nous avons à faire ici à un texte issu du document yahviste, une des deux premières écritures, celle du royaume de Juda, antérieure de plusieurs siècles à la précédente. Sans entrer dans les détails, il apparaît que le style narratif coloré que vous connaissez, celui de la chute par exemple, fait intervenir une représentation en apparence anthropomorphe de la présence divine, mais cela recouvre une autre forme de la présence de Dieu, présent en son absence pourrait-on dire.

C'est d'ici que part une réflexion talmudique sur ce texte : *façonna* (en hébreu *vayitzer*) y est écrit, et seulement ici, avec deux yods. Il y aurait déjà deux en un dans ce *façonna*, division, déchirure que le Talmud renvoie à celle qui existe entre la Loi du Créateur et les désirs humains (16). Cette déchirure est spécifiée par le mode de création de la femme, où les sages débattent pour savoir si la côte est un visage ou une queue. Mais l'essentiel est qu'une égalité, à l'image de Dieu, est impossible à l'homme, entre deux mêmes ce ne peut être que la guerre. La différence des sexes est donc une nécessité, mais accessoire dans la mesure où elle n'est pas à la hauteur de l'esprit.

Dans une telle lecture, une femme ne naît pas femme, elle n'est pas non plus faite homme manqué, ni même faite femme dans la mesure où ceci impliquerait une complémentarité. Elle est issue de la non-divinité de l'humain, la différence des sexes en étant la marque accessoire et nécessaire. Pour ce qui nous intéresse, le déplacement ainsi produit pointe l'impossibilité d'une expérience fondatrice ultime, qu'elle soit anatomie ou parole, ce qui nous renvoie à cette définition donnée par Lacan d'une sexualité féminine apparaissant comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté.

Je voudrais terminer ce trop bref exposé, puisqu'on a cité Godard, avec la dernière scène de A BOUT DE SOUFFLE. Elle, la femme étrangère, Jean Seberg, a, par amour, pour le sauver, dénoncé son amant, lui, Belmondo. Il sort, pourrait sauver sa vie, un ami lui tend un revolver, il le refuse, l'autre lui lance, il le ramasse, cet objet, et alors devient la cible des policiers. Il meurt avec cette parole « je suis vraiment un dégueulasse », ramassée par un passant qui la transmet à la femme qui la lui demande, « Il a dit, vous êtes vraiment une dégueulasse ». Un temps de silence et, elle, avec son charmant accent « Qu'est-ce que ça veut dire dégueulasse ?

- (01) J.Lacan, *Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine*, in *ÉCRITS*, Le Seuil 1966, p.729.
- (02) E.Jones, *Sexualité féminine primitive* in *THÉORIE ET PRATIQUE DE LA PSYCHANALYSE*, Payot 1969, p.452.
- (03) id., *Le stade phallique*, ibid p.441.
- (04) id., *Le développement précoce de la sexualité féminine*, ibid ch. XXV.
- (05) S.Freud, *La question de l'analyse profane*, Gallimard 1985, p.131.
- (06) id. ibid p.41.
- (07) E.Jones, *Le développement précoce de la sexualité féminine*, ibid. p.400.
- (08) id., *Sexualité féminine primitive*, ibid. p.449.
- (09) id., *Le stade phallique*, ibid. p.432.
- (10) S.Freud, texte cité, p.44.
- (11) E .Jones, *Le développement précoce...*, in ibid. p.40 1.
- (12) cf. N.Kress-Rosen, *Le sexe de l'hystérique*, in *AU LIEU DE L'HYSTÉRIE I*, CCAF 1985.
- (13) LA BIBLE est citée dans la traduction Osty, Le Seuil 1973.
- (14) E. Jones, *Sexualité féminine primitive* in ibid. p.444.
- (15) id. ibid. p.451-452.
- (16) Pour cela, cf. E. Levinas, *Du sacré au saint*, quatrième leçon, ed. de Minuit, 1977, p.122-148 ; j'ai utilisé l'AGGADOTH DU TALMUD DE BABYLONE dans l'édition Verdier, 1982.